

SESSION 2012

ÉPREUVE À OPTIONS

**COMMENTAIRE D'UN TEXTE LITTÉRAIRE FRANÇAIS
SUR PROGRAMME**

**COMMENTAIRE D'UN TEXTE PHILOSOPHIQUE
SUR PROGRAMME**

DURÉE : 4 heures

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidats doivent **obligatoirement** traiter le sujet correspondant à la matière qu'ils ont choisie au moment de l'inscription.

Tournez la page S.V.P.

COMMENTAIRE D'UN TEXTE LITTÉRAIRE SUR PROGRAMME

Durée : 4 heures

Le parler des *Oudemais*.

Ma veut tout dire dans le sens affirmatif.

Poma veut tout dire dans le sens négatif.

Nagour signifie les impossibilités, les arrêts, les avortements, sans toutefois coïncider avec « non », ni avec une négation pure.

Barahi est une locution adverbiale qu'on peut jeter partout dans la conversation.

Mara, le mot le plus usuel. Il est la marque du code. Qu'on garde le code.

Quel code ? Le code du début du chapitre, le code de la contrée où les phrases sont prononcées, ou du village. Parfois le code de la profession, de la classe sociale, de l'étude. Mais en aucun cas le code ne sera nommé. Difficile de le trouver. Si *Barahi* n'est pas répété ou *Mara* dans les cas de désignation dites lourdes, il faut se méfier, c'est que le parleur ou l'écrivain se propose une nouvelle orientation ou explication générale, ou qu'elle est en cours (*Amadi Badaho*).

Le premier *Barahi* peut être dit presque sans se tromper. Il servira psychologiquement pour marquer empressement, confiance, fraternité, quoiqu'il n'ait pas lui-même à proprement parler aucun sens.

Les interjections *daha*, quoique ayant un sens, sont habituellement jetées dans la conversation sans à-propos apparent. Le sens qu'elles ont, il vaut mieux n'en pas tenir compte. Elles ne sont là d'habitude que comme une joyeuse invitation à être « du groupe ».

La politesse de familiarité exige beaucoup d'interjections. Mais la politesse de déférence les exclut, la marque de surprise (donc de trouble) étant considérée infamante.

Kamlon signifie « n'importe quoi, n'importe comment ». Locution très utile. Destinée à mettre à l'aise. Il est de bon ton, lorsqu'on écoute, de lancer de temps à autre des mots sans signification, des *Balahis*, et des couples de mots immédiatement contradictoires. On peut aussi se taire. C'est permis. Mais c'est une difficulté plus grande pour celui qui parle, qui ne sait plus sur quoi s'appuyer. (J'entends dans le langage cordial, plus étendu que le familier, lui-même plus considérable que la langue « de considération ».)

Par timidité ou par méfiance les Poddemaïs, des contrées de l'ouest et du sud principalement, se sont constitué un langage des plus fuyants.

Fourré de mots de douceur et d'appui et de tout ce qui peut donner confiance, tout à coup le discours se dérobe et renverse tout ce qui a été dit, par l'effet d'un changement de code soudain démasqué et qui s'appliquait – on le devine maintenant – dès le début.

Éviter de vouloir faire comprendre « cousu ».

*

Chatouilleux à l'extrême, que dire maintenant des Poddemaïs au pot, ceux de Kanabelle, les seuls qui usent, mieux même que les naturels, de la langue de considération ? On n'ose entreprendre avec eux une conversation vraie.

En général, si vous parlez, que ce soit lentement. Ils attendent en effet votre code, ce que vous exprimez n'ayant pour eux aucun sens définitif tant qu'ils ne pourront le mettre sous le signe de la plaine ou de la cascade, ou sous le signe du pâle soleil d'hiver, ou sous le signe de la cabane ou selon tel ou tel code, provincial ou professionnel, avec l'indication qui les oriente enfin après des minutes, parfois des quarts d'heure anxieux.

Nag s'introduit triomphalement dans le discours. *Nag*, c'est comme un dieu, c'est la force pure, c'est l'aile qui vole, aperçue un instant par-dessus sa tête, c'est aussi la méditation.

Nag bouche *Hag*.

Et qu'est-ce que *Hag*, présent dans presque toutes les phrases ?

C'est la syllabe d'incertitude.

COMMENTAIRE D'UN TEXTE PHILOSOPHIQUE SUR PROGRAMME

Durée : 4 heures

Quand je suis des yeux, sur le cadran d'une horloge, le mouvement de l'aiguille qui correspond aux oscillations du pendule, je ne mesure pas de la durée, comme on paraît le croire ; je me borne à compter des simultanités, ce qui est bien différent. En dehors de moi, dans l'espace, il n'y a jamais qu'une position unique de l'aiguille et du pendule, car des positions passées il ne reste rien. Au dedans de moi, un processus d'organisation ou de pénétration mutuelle des faits de conscience se poursuit, qui constitue la durée vraie. C'est parce que je dure de cette manière que je me représente ce que j'appelle les oscillations passées du pendule, en même temps que je perçois l'oscillation actuelle. Or, supprimons pour un instant le moi qui pense ces oscillations dites successives ; il n'y aura jamais qu'une seule oscillation du pendule, une seule position même de ce pendule, point de durée par conséquent. Supprimons, d'autre part, le pendule et ses oscillations ; il n'y aura plus que la durée hétérogène du moi, sans moments extérieurs les uns aux autres, sans rapport avec le nombre. Ainsi, dans notre moi, il y a succession sans extériorité réciproque ; en dehors du moi, extériorité réciproque sans succession : extériorité réciproque, puisque l'oscillation présente est radicalement distincte de l'oscillation antérieure qui n'est plus ; mais absence de succession, puisque la succession existe seulement pour un spectateur conscient qui se remémore le passé et juxtapose les deux oscillations ou leurs symboles dans un espace auxiliaire. – Or, entre cette succession sans extériorité et cette extériorité sans succession une espèce d'échange se produit, assez analogue à ce que les physiciens appellent un phénomène d'endosmose. Comme les phases successives de notre vie consciente, qui se pénètrent cependant les unes les autres, correspondent chacune à une oscillation du pendule qui lui est simultanée, comme d'autre part ces oscillations sont nettement distinctes, puisque l'une n'est plus quand l'autre se produit, nous contractons l'habitude d'établir la même distinction entre les moments successifs de notre vie consciente : les oscillations du balancier la décomposent, pour ainsi dire, en parties extérieures les unes aux autres. De là l'idée erronée d'une durée interne homogène, analogue à l'espace, dont les moments identiques se suivraient sans se pénétrer. Mais, d'autre part, les oscillations pendulaires, qui ne sont distinctes que parce que l'une s'est évanouie quand l'autre paraît, bénéficient en quelque sorte de l'influence qu'elles ont ainsi exercée sur notre vie consciente. Grâce au souvenir que notre conscience a organisé de leur ensemble, elles se conservent, puis elles s'alignent : bref, nous créons pour elles une quatrième dimension de l'espace, que nous appelons le temps homogène, et qui permet au mouvement pendulaire, quoique se produisant sur place, de se juxtaposer indéfiniment à lui-même.

Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, chapitre II, pp.80-82.